

Cynthia Kafka

# Je suis venue te dire...

## Premiers chapitres.

L'histoire : Après dix ans d'absence, dans une ultime tentative de s'affranchir de son passé, Rose revient à Chantilly, sa ville natale.

Cette fois-ci, son géniteur ne pourra pas fuir.

Hospitalisé en soins palliatifs, il devra s'expliquer et vite : ses jours sont comptés.

Mais la situation échappe à la jeune femme lorsqu'elle découvre qu'il ne pourra pas lui répondre, seulement l'écouter.

Ses souvenirs de petite fille ainsi que ses choix d'adulte l'aideront-ils à se livrer, à se découvrir, et à enfin se trouver ?

Je suis venue te dire ... est un roman contemporain résolument optimiste, où le deuil côtoie l'espoir et où la mort offre parfois le courage d'oser.

« *La richesse de la rose, c'est sa fragilité.* »

-Roland Delisle-

Prologue.

**8 ans.**

— Hé, Bégonia ! T'as des bonbecs ?

Je scrute avec concentration le bout de mes chaussures, formulant mentalement le souhait qu'elles me transportent ailleurs, comme celles de Dorothy dans le magicien d'Oz. N'importe où, je ne suis pas difficile. Même dans la contrée de la méchante sorcière de l'ouest.

Partout ailleurs que dans cette cour où Michel et ses copains préfèrent chahuter les plus petits plutôt que jouer aux billes, et où je suis devenue leur nouvelle cible. Chaque jour, un surnom un peu plus ridicule, des mots plus durs. Chaque fois, le même jeu : réussir à me faire pleurer, et me soutirer quelques friandises au passage.

Au plus vite je donnerai les bonbons cachés dans un sac au fond de ma poche, au plus vite ils débarrasseront le plancher. Du moins jusqu'à la prochaine récréation. Je devrais en parler à madame Grailot, la directrice. Mais je refuse de passer pour une rapporteuse. Ce n'est pas beau. Peut-être qu'un

jour, quand ils m'auront appelée par tous les noms de fleurs qu'ils connaissent, ils se lasseront et s'en prendront à quelqu'un d'autre. Ou alors, je pourrais me rebeller. Foncer dans le tas. Crier. Les insulter à mon tour, ou leur rabattre le caquet. Ils se diraient que finalement, ils ont affaire à plus forte qu'eux et ils abandonneraient la partie. Chaque soir avant de m'endormir, je me promets de leur tenir tête. Chaque matin, dans la cour, je lutte donc contre moi-même.

Je cherche la répartie qui tue, celle qui va faire crier aux autres « Han, cassé ! », et qui me permettra d'être enfin tranquille. Malheureusement, elle ne vient jamais quand ils se retrouvent tous autour de moi. La riposte fulgurante, elle se pointe la majeure partie du temps au moment où je m'enferme dans les toilettes pour pleurer sur mon sort.

— Alors, Rhododendron, tu es devenue sourde ? Moi, je veux une boule de chewing-gum, continue Michel.

— Moi aussi, annonce Thomas. Une verte. J'aime pas le rose.

Il articule avec exagération la couleur, en faisant mine de vomir, doigts au fond du gosier. Message reçu 5 sur 5.

Rose, c'est mon prénom. Rose Tessier. J'ai 8 ans, et tous les jours depuis la rentrée des classes et l'arrivée de Michel, le nouveau de l'école, je dois donner mes bonbons et accepter les railleries sans broncher. Ils sont de plus en plus nombreux, dans le groupe de Michel, mais ce n'est pas parce que c'est un bon copain ou qu'il est marrant. Non. Ils ont tous peur de lui, voilà pourquoi il est bien entouré. Pourtant, il est laid comme un pou et bête comme ses pieds qui puent. Mais il a redoublé deux fois, il fait trois têtes de plus que la plupart des élèves, et il s'est autoproclamé chef de bande. Alors tout le monde file droit, rigole à ses blagues ridicules et cherche à devenir son ami, quitte à écraser ceux qui ne font pas partie du rang.

Dont moi.

Mes mains tremblent comme celles de madame Molat, l'amie de Mamie qui a Parking Stone ou un truc comme ça. Mais moi, je ne suis pas malade. Enfin, pas vraiment, même si j'ai toujours mal au ventre avant de venir à l'école. La peur sans aucun doute.

Parfois, j'ai même l'impression que je vais vomir, et j'espère à ce moment-là rendre mon petit déjeuner sur les chaussures de Michel.

J'essaie de me donner des forces et du courage. Cette fois, je ne vais pas me laisser faire.

— Son prénom, c'est Rose, alors arrête, grand dadais !

Et zut. Hélène vient d'arriver derrière moi, en renfort. Hélène, c'est ma copine depuis la maternelle. Elle est super chouette, mais elle parle toujours avant de réfléchir. Elle aime bien jouer aux justicières. Ça va me retomber dessus, ce petit acte de rébellion.

— On t'a pas sonnée, Poire Moche Hélène ! lance Michel, aussitôt félicité par des sifflements et des rires. C'est pas de ma faute à moi, si ta copine elle a un nom de couleur, ou de fleur remplie d'épines. C'est ses parents qu'ont pas dû réfléchir quand elle est née. Ils avaient pas d'idée de prénom, ils ont dû regarder la couleur des murs !

Tout le monde rigole, aussi fort que faux. On se croirait dans Premiers Baisers, avec les rires enregistrés. Gaëtan s'avance à côté de son chef. Celui-ci non plus, il n'a pas inventé l'eau tiède, comme dirait Mamie.

— Ouais d'abord, même que ses parents, ils avaient tellement honte, que sa mère elle en est morte et que son père, il est devenu un colique. Ha ha ha !

J'aimerais crier, pousser, taper. Mais je crois que je ne sais pas faire ça. Alors j'enfonce mes poings dans mes poches, et je reste immobile.

Madame Graillot siffle la fin de la récréation et Hélène sur les talons, je me précipite pour me mettre en rang. Au moins, cette fois, je n'ai pas donné mes bonbons. Maigre consolation.

Pendant toute la leçon de maths, je réfléchis à ce que peut bien vouloir dire « un colique ». Est-ce que Papa est malade ? Est-ce que c'est une maladie qui peut le faire mourir, comme Maman ?

Discrètement, je sors mon dictionnaire de la case de mon pupitre. Si Gaëtan dit vrai, mon père fait caca mou. Comment peut-il savoir un truc pareil ? En tout cas, ça, ça peut se soigner. Je suis rassurée. Et promis juré, mais pas craché parce que c'est pas beau, à la récré de cet après-midi, je ne me laisserai pas faire.

## Aujourd'hui

Adossée contre un arbre du parc, j'essaie tant bien que mal de récupérer une respiration normale. Ma course m'a laissée sur les rotules. En prime, elle n'a pas produit l'effet attendu. Pourtant, dans tous les magazines, ils certifient que courir vide l'esprit. J'espérais offrir un peu de paix à mon cerveau en ébullition, envoyer valser les questions, les « et si »... mais ça n'a pas fonctionné pour moi aujourd'hui. Je regarde l'application que j'ai téléchargée pour mesurer mes efforts et mes progrès. D'après les battements de mon cœur, qui menace de s'échapper de ma cage thoracique, j'ai dû perdre au minimum 6 litres de transpiration et deux kilos de gras. Selon le GPS et ses calculs scientifiques, j'ai couru 800 mètres et dégommé 24 calories. Youpi.

De toute façon, j'avais trop de choses en tête. Et pas les bonnes baskets. Appelez-moi mauvaise foi.

J'ai quand même une solide excuse : l'appel de ma tante reçu il y a 3 jours continue de me hanter et ne me laisse aucun répit. Je dors mal, je mange mal, je me sens mal. Tata m'a demandé si je voyais toujours la psy que je lui avais promis de consulter.

J'ai dit oui.

J'ai menti.

En vérité, j'y suis allée deux fois. Dès le début de la seconde séance, j'ai compris vers quelle conclusion elle allait m'entraîner.

Une freudienne, à n'en pas douter.

Alors j'ai agi selon mes habitudes : j'ai minimisé. Oui, c'est un peu bizarre de cacher la vérité à un docteur censé m'aider à y voir plus clair dans ma tête et dans mon esprit, mais je n'avais pas envie qu'elle me juge. J'ai enfilé mon masque de jovialité, mon sourire de façade, parlé de façon positive, sans ajouter de sentiments. Elle n'a pas été dupe, la psy. Je l'ai vu à ses yeux qui se plissaient. Mais qu'est-ce qu'elle m'aurait dit de plus que ce que je peux lire dans les magazines de psychologie ? Que je fréquente des hommes de l'âge de mon père parce que je n'ai pas réglé mon complexe d'Œdipe ? Que pour avancer, il faut apprendre à pardonner ? Merci, mais non merci. Les lieux communs, très peu pour moi. Je n'avais pas besoin qu'elle me mette face à ce que je sais déjà.

Les mots prononcés par ma tante vont et viennent dans ma tête, s'entrechoquant aux pensées plus anciennes, comme une musique lancinante qu'on ne réussit pas à se sortir de l'esprit. J'ai beau essayer de me chanter « I'm a Barbie Girl » ou la pub pour la purée pour oublier, rien n'y fait.

Mes neurones cogitent entre eux et me font le bilan régulièrement, sans que je leur ai rien demandé.

Dernière chance. Paix intérieure. Maintenant ou jamais.

Je suis consciente qu'il faut que je prenne une décision et que je n'ai plus le temps d'y réfléchir. Que mon choix aura des conséquences, quel qu'il soit. C'est bien là mon problème. Je suis une éternelle indécise. La médaille a irrémédiablement un revers. Il existe toujours plusieurs solutions, comment déterminer laquelle est la meilleure ?

Je préfère que le destin (ou quelqu'un) décide pour moi. Je suis du genre à attendre que la vie suive son cours sans tenter de le modifier. Je guette des signes qui choisiront à ma place. Souvent, les signes se font désirer, ou ne viennent jamais. Alors je laisse passer ma chance. Regrette. Puis me dis que c'est sûrement mon karma. Je suis donc une jeune femme indécise et résignée. Ça va, je le vis bien.

Puisque courir ne m'apportera pas la sérénité escomptée, autant que j'aille me terrer dans le cocon rassurant de mon canapé. À l'abri sous une couette, les soucis sont toujours moins effrayants.

Je remonte l'allée qui mène à l'épicerie où je travaille, elle-même située sous l'appartement où je vis, tout en essayant de sortir les sombres préoccupations de ma tête et de me composer un visage paisible. Je ne veux pas ennuyer Éric avec mes histoires.

Tata, angoissée à l'idée que je broie du noir toute seule, à des milliers de kilomètres d'elle, a voulu savoir si je lui avais tout raconté, et ce qu'il me conseillait.

Il ne sait rien. Enfin, il est au courant des grandes lignes, mais je ne suis pas entrée dans les détails. Chacun son jardin secret. Et ma vie d'avant n'a pas sa place dans mon présent.

Tata s'est bien gardée de me dire ce qu'elle pensait. Pas besoin. Je le sais. Elle n'a jamais totalement approuvé mon histoire avec lui, elle estime que je mérite mieux. Elle n'est pas objective, elle me considère comme sa fille. De plus, ma tante est une passionnée, elle aime pleinement, avec ses tripes. Elle s'est envolée à l'autre bout du monde pour rejoindre l'amour de sa vie. Moi, je me complais dans une relation fade, sans magie. Éric est à la fois mon patron et l'homme avec qui je vis. Je ne sais jamais comment le nommer. Mon conjoint ? Cela fait trop sérieux. Mon petit copain ? Légèrement has been, d'autant qu'il a 52 ans. Mon mec ? Je n'ai plus 20 ans, mais presque 30. Enfin de toute façon, je suppose que bientôt, je n'aurais plus besoin de lui trouver un titre. Il me calcule à peine, ces derniers temps. Il a la tête ailleurs. Une sorte de crise de la quarantaine très en retard. Il n'a jamais été ponctuel, cela dit. Je vois bien que notre liaison s'étiole. Ce n'est pas l'amour-passion, avec Éric. Cela ne l'a jamais été. Pour moi, vivre des histoires rassurantes, sans le feu qui brûle les entrailles, c'est une façon de me préserver. Mais je sais que lorsqu'il me quittera, je souffrirai quand même. Comme à chaque rupture.

Y a-t-il encore moyen de rattraper le coup ? Mamie disait toujours que quand on veut, on peut.

L'excitation me gagne, certainement une conséquence des endorphines libérées par ma course. Quoique, sur 800 mètres, je doute que ça fonctionne.

Néanmoins, le résultat est là, une idée germe dans mon esprit. Si je sauve mon couple, je n'aurais plus à réfléchir au reste. Je pourrais occuper mes pensées autrement qu'en ruminant l'annonce de ma tante.

Au lieu de prendre directement les escaliers qui conduisent à l'appartement, je me dirige vers le magasin. Je compte rejoindre Éric et l'étonner avec une invitation coquine. Je peux réussir à rallumer

l'étincelle. Je dois y mettre du mien, plutôt que de me terrer dans une bulle taciturne. En me donnant un bon coup de pied au derrière, j'ai une chance de sauver mon couple. Deux ans d'histoire, c'est un record pour moi. Preuve que cela vaut le coup, sûrement. Je peux y arriver. Me prouver qu'il est possible d'avancer dans mon futur sans que le passé soit un frein. La solution est à ma portée. Il suffit de sourire encore plus grand, de refouler les souvenirs qui remontent à la surface et de faire comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Voilà. Comme le Candide de Voltaire. L'ironie en moins.

La pancarte « Fermé » est accrochée sur la vitre, alors qu'il est 14 heures passées. Éric n'est pas derrière la caisse de l'épicerie, et des couinements bizarres parviennent à mes oreilles. Je me concentre pour découvrir leur provenance. La réserve. Et merde. Je croise les doigts pour que ce ne soit pas des souris. Je penche la tête dans l'entrebâillement de la porte avec précaution pour ne pas faire fuir les éventuels rongeurs, et les surprendre sur le fait.

Je reste figée.

Aucun rat n'a commencé à entamer les stocks. J'aurais préféré.

La scène qui se joue devant moi va me valoir quelques nuits blanches.

S'il y a des souris ici, elles se classent dans la catégorie de celles qui dansent lorsque le chat n'est pas là. Bim bam boum, c'est moi le chat. Dans le rôle des souris, il y a Éric, qui prend son quatre heures contre le mur du local.

Le goûter n'est autre que Marie. Ma meilleure amie. Éric, mon patron, petit copain, mec ou futur ex, je ne sais toujours pas comment l'appeler, mais cela n'a plus tellement d'importance, a le pantalon au bas des chevilles. Il ahane comme s'il n'était pas loin de l'orgasme... ou de la crise cardiaque. Si on me donnait le choix, dans l'immédiat, je voterais pour la seconde solution. Quant à Marie, la jupe relevée jusqu'aux seins, elle couine d'extase et détaille chaque geste avec admiration. Ce n'est pas un acte sexuel auquel elle participe, c'est un feu d'artifice. À chaque coup de reins, j'ai l'impression qu'elle va hurler « Oh la belle bleue ».

Je mets quelques secondes à détacher mon regard du couple qui copule sans se soucier de quoi que ce soit, et surtout pas de moi.

Je tourne les talons tandis que dans mon dos, débute ce qui semble être le bouquet final, et file dans l'appartement récupérer mon souffle. Peut-être aussi ma liberté.

Je referme la porte et marque une courte pause, essayant de recouvrer mes esprits. Ne pas s'emballer. Réfléchir. Quelles solutions ai-je, désormais ?

Je pourrais leur laisser le temps de se rhabiller et revenir dans l'épicerie en annonçant à haute voix ma présence.

Comme si de rien n'était.

La vie reprendrait son bonhomme de chemin, je n'aurais plus qu'à oublier l'image de mon mec et de ma copine s'adonnant aux plaisirs charnels contre un mur en briques. J'en suis capable. Cela me semble même plus facile que de faire des vagues et de créer un déséquilibre dans mon quotidien. Je garderais

mon secret et eux le leur.

Ou je pourrais suivre ma première impulsion. Jeter mes affaires dans un sac, et m'en aller, sans rien dire. Réfléchir après, plus tard.

Mentir encore, me laisser le temps de mûrir une décision, de peser le pour et le contre. Cette option semble évidemment moins brutale.

L'idée de redescendre, de provoquer un esclandre, de crier, de frapper peut-être, m'effleure l'esprit. Je la rejette vivement.

J'imagine que ça me ferait du bien. Dans les livres d'amour, c'est comme ça que réagissent les héroïnes.

Mais ce n'est pas moi, ça. J'en suis viscéralement incapable.

Je tourne comme un lion en cage dans l'appartement, attendant un signe, quand je croise mon reflet dans un miroir. Mes yeux verts, rougis alors que je n'ai pas pleuré. Mes pommettes roses, ma peau claire, mes cheveux blonds et filasses ramassés à la va-vite en une longue queue de cheval. Mes sourcils broussailleux qui n'ont jamais rencontré une pince à épiler. L'absence de maquillage qui me fait passer quelquefois pour une jeunette à peine sortie des études. Un visage banal sans artifice pour l'arranger. Marie, elle, est sophistiquée, elle a une confiance aveugle en elle et même, un égo démesuré.

À la place d'Éric, mon choix aurait été vite fait.

Je m'observe encore un instant, et j'ai la surprise de lire dans mes yeux quelque chose de nouveau. Quelque chose de fort. Quelque chose qui me manquait jusqu'alors.

Une lueur qui ressemble à de la détermination. C'est peut-être ça, le signe que j'attendais. J'embrasse les lieux du regard une dernière fois.

Dans cet appartement, j'ai eu l'espoir d'être enfin sauvée. Mais très rapidement, je me suis de nouveau noyée. Les deux années passées en ces lieux ont été ponctuées de bonheurs simples, mais je n'ai pas évolué, n'ai jamais réussi à prendre de grande décision, ni même de petite, d'ailleurs.

Je ne me suis pas affirmée.

Pour la première fois depuis longtemps, en rassemblant à la va-vite mes affaires, je ne me pose pas de questions. Je sais où je vais et pourquoi.

Ma tante avait raison. Il est temps que j'aie à affronter mes vieux démons, que je parte m'affronter moi-même. Je vais aller coller le responsable du carnage de ma vie face à ses responsabilités. J'ai reçu cinq sur cinq le signe que le destin vient de m'envoyer.



## 2

7 ans.

Assise dans le couloir, devant la porte de ta chambre, j'attends.

Mamie est partie au marché. Je n'ai pas voulu l'accompagner.

Hier, tu étais fatigué en rentrant, tu avais les yeux rouges et l'odeur du bistrot. Alors tu ne pouvais pas jouer avec moi, mais tu m'as promis que demain, dès qu'on serait levés, on ferait une partie de Puissance 4. C'est un jeu que j'ai reçu pour mon anniversaire, mais je ne l'ai pas encore déballé. On ne peut pas y jouer tout seul, il faut un adversaire.

Tu dors, j'entends la musique de ton sommeil. Ronflement. Sifflement. Ronflement. Sifflement. Ça me berce.

J'aimerais entrer dans ta chambre et bondir sur ton lit pour te réveiller, mais je n'ai pas le droit.

Tu dois te reposer, tu es fatigué.

Tu dois toujours toujours te reposer.

Tu es toujours fatigué.

La musique du sommeil s'arrête. Je retiens ma respiration.

Le parquet grince. Je saute sur mes pieds.

Tu ouvres la porte.

Je suis déjà dans le salon, à préparer le support en plastique bleu.

Clic. Clac.

Les pieds sont montés.

Les jetons rouges d'un côté, les jaunes de l'autre.

J'attends en comptant les pions. 21 jaunes. 21 rouges.

Tu sors de la salle de bains. Je suis prête. Toi aussi.

Tu marmottes un « Bonne journée » et tu claques la porte de la maison.

Je range les pions.

## **Vous voulez découvrir la suite de l'histoire de Rose ?**

Rendez-vous sur ma boutique en ligne ou dans les librairies partenaires (liste sur le blog) et en ebook sur toutes les plateformes.

Bonne lecture !

Cynthia Kafka